

MAURICE PONTE :

« Dégager des hommes de valeur,
telle est la joie du métier. »

« Mon père était officier. Sa mort prématurée eut une action déterminante sur l'orientation de ma vie : on m'envoya à La Flèche. La formation sportive et para-militaire que j'y reçus était assez dure ; par contre, elle m'apprit à ne compter que sur soi. C'est un professeur du Prytanée qui éveilla en moi le goût des mathématiques, alors qu'aparavant j'étais faible dans cette matière... Cette vocation allait se confirmer. Je passai en Spéciale, assez brutalement d'ailleurs, car les Hypotaupes n'existaient pas encore. J'eus ensuite la chance d'être reçu premier à Normale et d'être admis en même temps à l'X ; mais je choisis la rue d'Ulm, où j'allais passer des années à la fois délicieuses et passionnantes. »

Maurice Ponte, directeur général de la Compagnie Générale de T. S. F. — et, partant, animateur d'un groupe représentant 13 000 personnes, dix sociétés affiliées et 50 milliards de chiffre d'affaires — a su conserver une grande simplicité et son affabilité exerce une influence incontestable sur ceux qui l'approchent. Reprenant l'évocation de sa jeunesse, il en arrive à la période où il préparait l'agrégation de Physique. En 1924, il y fut reçu premier, à vingt-deux ans. Il fit alors son service militaire en plusieurs périodes, à Fontainebleau en particulier, se maria et se vit attribuer peu de temps après, grâce à son professeur Henri Abraham, une bourse Rockefeller. La Grande-Bretagne, et plus précisément Sir William Bragg, l'homme des rayons X, l'accueillent alors. Il complète ainsi sa formation et peut apprécier par la même occasion le régime très libéral et fort sympathique des études anglaises. Revenu à Normale, il y occupe les fonctions d'agrégé-préparateur de physique, poste qu'il estime idéal pour un jeune professeur passionné de recherches. « De 1926 à 1929, je menai mon travail sous la direction de Louis de Broglie, m'attachant surtout à déterminer les mesures de diffraction des électrons. Or, le jour où je commençais à voir ce que je voulais voir, la machine a claqué... Peu de temps après, le professeur R. P. Thompson publiait,

en Grande-Bretagne, ses résultats : la France a manqué là la moitié d'un prix Nobel... ».

Malgré cette mauvaise fortune passagère, Maurice Ponte se rend vite célèbre dans les milieux scientifiques par les travaux qu'il mène et les ouvrages qu'il publie. En 1930, le directeur de la Compagnie Générale de T. S. F., Émile Girardeau, qui désirait fonder pour son groupe un laboratoire à Suresnes, fait appel à lui comme ingénieur, puis chef de laboratoire. « J'eus à mes côtés d'excellentes équipes de jeunes chercheurs, notamment Henri Gutton, fils et élève de Camille Gutton et Robert Warnecke ; et je suis fier d'en avoir détecté et formé un grand nombre d'autres par la suite. Nous n'étions pas nombreux au début — une vingtaine — mais je dois avouer que l'on a fait du bon travail. C'est justement à Henri Gutton que je confiai la mission de continuer les recherches sur les magnétrons et les propriétés des ondes décimétriques, auxquelles je continuai d'ailleurs de m'intéresser directement. C'est ainsi qu'il élaborait les premières idées précises sur le radar et que nous avons pu mettre au point le premier appareil expérimental qui fut monté en 1934 sur le cargo *Orégon*. L'année suivante, nous en installions un sur la *Normandie*. La Marine nationale et l'Armée nous demandèrent alors de leur proposer des appareils de détection et nous en passèrent commande pour assurer la protection aérienne de Paris, en particulier ».

En 1935, Maurice Ponte est nommé directeur du département Lampes de la compagnie et, à partir de cette date, il cumula cette fonction avec celle de directeur des recherches. « Au début de 1940, nous avons sorti le premier magnétron à circuits interdigitaux et cathode à oxydes qui avait les caractéristiques essentielles des magnétrons les plus modernes. Nous avons transmis, juste avant l'Armistice, un de ces tubes en Grande-Bretagne, et les Anglais ont reconnu par la suite que sa possession les avait fait progresser de plusieurs mois dans la mise au point des radars, qui permirent, entre autres, d'assurer la défense de Londres.

(suite de la page 29.)

En juin 1940, lors de l'occupation de Paris, on dut faire passer toutes les installations et continuer nos travaux dans la clandestinité. Cependant, grâce au débrouillage et à la Marine française, on faisait exécuter les applications techniques à Toulon. Ceci dura jusqu'en 1942. Après, ce ne fut plus guère possible ; par contre, les recherches théoriques continuèrent. En 1944, le lendemain même de la Libération de Paris, je recevais une mission américaine dirigée par le professeur Goldsmith. L'armée américaine installa alors dans des locaux de nos usines de Levallois des ateliers de réparation pour radars. Pendant ce temps, on m'avait mis un uniforme sur le dos pour que je reprenne contact avec les Américains, et je séjournai aux U. S. A. où je pus apprécier la formidable puissance technologique de leurs industries. Mais, grâce notamment au potentiel des résultats accumulés depuis 1940, nous allions rattraper le retard dû à la guerre. Bien vite, les radars que nous sortimes furent de classe internationale.

« En 1945, on m'avait nommé directeur technique de la compagnie ; je passai ensuite directeur général adjoint et notre président, Robert Tabouis, me choisit comme directeur général de la C.S.F. et de sa filiale, la S.F.R. De quelques centaines de personnes, notre groupe est passé aujourd'hui à 13 000, dont 800 ingénieurs et 1 500 agents techniques, ce qui, d'ailleurs, constitue une bien grosse tête pour un petit corps ; les entreprises américaines correspondantes ont, à chiffre égal d'ingénieurs et de techniciens, des effectifs totaux de l'ordre de 40 000. »

Maurice Ponte pense que l'idéal, pour un chef d'entreprise, serait de multiplier les contacts avec ses lieutenants et son personnel, et il ajoute en souriant : « Mes collaborateurs riraient bien s'ils savaient que je m'efforce de les voir le plus possible, eux qui se plaignent de ne jamais me voir. »

A ce propos, il ne croit pas à la valeur, ni à l'efficacité d'une concentration massive ; il estime que 500 personnes dans un laboratoire et 2 500 dans un centre de production constituent un maximum à ne pas dépasser, sous peine de rendre les collectivités ingouvernables. Il préfère une structure fédérale avec une répartition des tâches dans différents centres et, à la tête de chacun, un homme de valeur ayant un maximum de responsabilités. C'est ainsi que la C.S.F. possède aujourd'hui des usines non seulement autour de Paris, mais aussi à Grenoble, à Cholet, à Alger, etc... Dans ces différents centres, comme hier dans ses laboratoires, Maurice Ponte s'emploie à découvrir ceux qui ont « le feu sacré » et à suivre ensuite leurs progrès.

« Dégager les hommes de valeur, telle est la joie du métier », aime-t-il à répéter. Ces préoccupations tiennent une grande place dans la vie de cet ancien universitaire et dépassent en fait le cadre de sa société. « Je fais partie d'un grand nombre de conseils de perfectionnement d'écoles et d'établissements d'enseignement, considérant que c'est le rôle de ceux qui ont eu la chance d'arriver de faciliter la tâche des jeunes et d'encourager leurs efforts. J'avoue que c'est assez difficile dans le cadre de l'enseignement officiel français, qui n'a guère changé depuis Napoléon. Il n'y a pas à toucher aux Grandes Ecoles, mais il faut rendre aux Facultés leur rôle de base, à savoir la formation complète des professeurs et des chercheurs, ainsi que celle de certaines catégories d'ingénieurs et techniciens. J'estime

à cet égard que l'institution des collèges propédeutiques est un premier pas dans ce sens ; et, d'autre part, il faut créer des écoles et des instituts pour les recalés des bachots et de la Taupie parmi lesquels il y a des garçons de valeur qui n'ont pas eu de chance et qui pourraient être d'excellents techniciens ou ingénieurs. Dans cet esprit, l'activité du Conservatoire des Arts et Métiers, et de ses ramifications en province, est d'une très grande importance, car il forme des ingénieurs de classe qui nous sont très utiles. Mais l'idéal serait en effet que, dans toute activité économique, un ingénieur soit assisté de deux techniciens. Nous en sommes loin. Or, lorsque l'on crée des écoles spéciales — par exemple, à Grenoble, l'Institut de Promotion Supérieure du Travail et l'École des Ingénieurs Électroniciens ; à Lyon, le premier Institut National des Sciences Appliquées et bientôt d'autres à Caen et à Toulouse — il s'y présente tellement de candidats que l'on est forcé d'opérer une sélection. La bête noire des concours apparaît de nouveau ; autrement dit, l'on revient au même problème. Pour que le système soit applicable et efficace... il faudrait s'y prendre plus tôt, lors du secondaire ». Maurice Ponte se penche sur cette question et voudrait aider au maximum les directeurs généraux de l'Éducation nationale et Joseph Pérès, le grand animateur, doyen de la Faculté des Sciences de Paris. Le directeur général de la C.S.F. est également membre du Conseil scientifique auprès du Commissariat à l'Énergie Atomique depuis 1951, et il siège au Commissariat au Plan aux titres des industries de transformation et de la recherche scientifique et technique. De plus, sur le plan professionnel, il a été président de la Société des Radio-électriciens et de la Société Française des Électriciens, et est vice-président du Conseil National des Ingénieurs Français.

Ces multiples occupations ne l'empêchent pas de réfléchir encore aux prototypes de tubes électroniques, de lire des ouvrages d'histoire et d'écouter de la musique. Il jouait autrefois du piano, mais il eut, un jour, l'idée de s'enregistrer alors qu'il jouait... Depuis, il a décidé de laisser à d'autres le soin de s'asseoir devant un clavier, et il se contente de les écouter jouer... La peinture à l'huile le délasse aussi et, après avoir lu W. Churchill, il professe également qu'on ne pense absolument à rien quand on peint. En outre, il consacre volontiers quelques heures au traitement de ses arbres fruitiers durant ses week-ends. Enfin la dispersion des centres de production de la C.S.F. l'oblige à de fréquents déplacements : et ceux-ci ne se limitent pas à la France. Chaque année, il parcourt des dizaines de milliers de kilomètres, visite différents pays étrangers et va y faire des conférences. Il connaît à fond les U.S.A. et la Grande-Bretagne ; il connaît bien la Suède, l'Italie, l'Espagne, l'Égypte et l'Inde où la C.S.F. a installé récemment la Bharat Electronic Ltd, à Bangalore.

Pour ses travaux personnels, fort nombreux, et pour ceux qu'il a fait exécuter, Maurice Ponte fut élu, en 1954, vice-président de l'Institute of Radio Engineers, qui groupe 40 000 ingénieurs et savants américains, avec cette citation : « Pour sa contribution au développement des tubes électroniques de grande puissance et le rôle qu'il n'a cessé de jouer à la tête de la recherche électronique en France », cette industrie qui, selon lui, offre « l'exemple le plus frappant de la fécondité des applications de la science à l'industrie ».